



● Dans la partie Nord du Cameroun où beaucoup ne savent pas encore lire, des jeunes bénévoles apprennent à lire avec les livrets d'alphabétisation de l'Atelier de Matériel d'Animation aux adultes. (Photo : A. Feckona)

Seulement le problème qui se pose dans le contexte des pays africains se situe au niveau de la rupture entre la famille et l'école qui représentent chacune un univers tout à fait différent.

Ainsi par exemple au plan affectif, l'enfant peut se sentir valorisé et aimé par sa famille comme c'est souvent le cas dans ces pays où l'enfant est encore généralement considéré comme une bénédiction et une richesse. Le niveau de vie socio-économique, très moyen — pour ne pas dire bas — pour la plupart des familles, au lieu d'être un handicap, peut au contraire constituer un stimulant pour l'enfant, surtout quand il sait que réussir à l'école peut signifier réussir dans la vie. C'est en tout cas à cela que le pousse sa famille qui attend beaucoup de lui et fait souvent l'impossible pour le soutenir financièrement et matériellement.

Par contre, quand le niveau d'instruction des parents est très faible sinon nul, quand la langue d'enseignement à l'école est une langue étrangère qui n'est pas utilisée en famille, quand l'enfant doit traverser tout une frontière pour aller à l'école comme s'il passait d'un monde à un autre, ce défi culturel s'avère alors être le plus lourd à relever, d'autant plus que l'enfant se trouve à l'affronter tout seul, sa famille n'étant

pas assez ou du tout équipée pour l'y aider. En clair, s'il est vrai que c'est la famille qui modèle culturellement l'enfant et le prépare à accueillir l'apport de l'école, quand il y a rupture culturelle entre elle et l'école, cette préparation devient simplement impossible.

Cela signifie que des trois variables — affective, socio-économique et culturelle — qui peuvent servir à mesurer l'apport de la famille dans l'éducation scolaire, en milieu africain, c'est la variable culturelle qui est la plus déterminante et qui de ce fait, peut avoir une relation plus directe avec l'échec scolaire.

De telles conclusions posent d'énormes problèmes, notamment celui précisément de la relation entre l'école et la famille : deux partenaires attelés à une même tâche qui s'appelle l'éducation de l'enfant. Tant qu'elles constituent deux univers parallèles qui s'ignorent, comment peut-on concevoir la réussite de leur commun projet ? Ne serait-il pas temps de donner la priorité à leur ouverture mutuelle et à une «réconciliation» qui sera, à coup sûr, plus féconde ?

Pierre BETENE
Université de Montréal
(Canada)

Sommaire de la recherche

Préoccupé par le problème des échecs dans les écoles primaires du diocèse de Yaoundé, et celui de la participation des parents à l'éducation scolaire de leurs enfants, nous nous sommes proposés de voir si, de fait, il y avait un lien entre l'environnement familial de l'enfant et son rendement scolaire.

Une première analyse d'ordre théorique et générale fondée sur différentes études qui se sont intéressées au sujet, nous a révélé que si le rendement scolaire d'un enfant ne dépendait pas de son seul environnement familial, celui-ci, considéré sous le triple angle du climat affectif, du niveau culturel et du statut socio-économique, pouvait considérablement l'influencer, dans la mesure où il prépare l'enfant à accueillir l'apport de l'école.

Restait à chercher le même lien dans le cadre socio-culturel qui nous intéressait. Et des réponses qu'un millier d'écopiers ont données à notre questionnaire, il ressort qu'aucun doute n'est possible quant à l'existence d'un tel lien.

De plus, entre nos trois variables — affective, culturelle et socio-économique — celle qui explique encore mieux le grand nombre d'échecs serait la variable culturelle. Ce qui signifie que dans un contexte africain, la solution du problème des échecs et celle de bien d'autres qui se posent au niveau de l'école, passent par la formation des parents et l'intégration de leurs valeurs culturelles dans les programmes scolaires.